

L'ACTUALITÉ ET SA MISE EN ÉCRITURE

View metadata, citation and similar papers at core.ac.uk

AUX XV^e – XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

ESPAGNE, ITALIE, FRANCE ET PORTUGAL

Études réunies et présentées par Pierre Civil et Danielle Boillet



Presses
Sorbonne
UNIVERSITÉ DE PARIS

Les chroniques napolitaines de la Renaissance

Écrire l'actualité pouvait être, à certaines périodes de notre histoire, une opération d'autant plus difficile que le rapport entre passé et présent était vécu de façon dialectique. L'humanisme avait interrompu la ligne de continuité qui liait son époque à celle qui la précédait; depuis Pétrarque et Valla, celle-ci commençait à être considérée comme un 'âge moyen', celui d'une parenthèse d'obscurité et de barbarie entre la perfection de la civilisation des Anciens et la renaissance des Modernes. Dans cette perspective idéologique, c'est surtout la conception du temps qui change: le temps n'est plus une ligne continue (orientée et enfermée, selon la doctrine chrétienne, entre les moments décisifs de l'histoire du Salut, la Création, la Rédemption et le Jugement dernier), mais une spirale ascendante, potentiellement infinie, au cours de laquelle le degré d'humanité des Anciens est égalé, voire dépassé.

L'humanisme rêva de revivre intégralement l'expérience civile et culturelle des classiques: tant que fut possible un confiant optimisme, on considéra qu'il fallait rejeter ce qui, dans le présent, présentait encore des éléments de continuité avec le passé récent, 'médiéval et gothique'. De ce fait, l'actualité devait être 'travestie' à l'ancienne, et devenir un objet de célébration atemporel, tout particulièrement dans les genres de l'humanisme latin comme l'historiographie, l'épistolographie, la poésie épique. Les chefs des troupes mercenaires (gens grossiers, féroces et sans culture, du moins au début) deviennent d'héroïques *condottieri* romains, et de petites batailles sont racontées comme s'il s'agissait

des récits épiques des guerres puniques. Les peintres du Bas Moyen Âge, comme on le sait, habillent de costumes modernes les personnages qui animent les scènes de la vie du Christ, tandis que les peintres de la Renaissance (Mantegna surtout, dont on sait la passion pour les antiques), dotent d'armures anciennes soldats romains et hommes d'armes contemporains.

Cette césure historique est particulièrement vive dans ces formes d'enregistrement de la réalité, typiques des derniers siècles du Moyen Âge, que constituent les chroniques, les annales, les journaux, qui naissent au fil des jours et sont en relation directe avec le présent. Dans ce monde d'écrits qui se situent entre le public et le privé, deux types de motivations s'imposent. Si les rédacteurs sont souvent investis de la charge officielle de chroniqueur par une institution religieuse ou civile, certains obéissent à une motivation beaucoup plus personnelle, le désir d'enregistrer les événements contemporains pour eux-mêmes et pour des destinataires futurs qui, bien souvent, appartenaient au cercle strictement familial, comme dans le cas bien connu de la Toscane entre le *Trecento* et le *Quattrocento*, avec les livres de souvenirs ou de famille des bourgeois et notaires. C'est à cette époque bien précise de la civilisation italienne que le phénomène prend une ampleur extraordinaire, en même temps qu'il semble correspondre à la nouvelle conscience de classe acquise par la bourgeoisie marchande et citoyenne, à cette conscience d'être acteurs de la 'grande histoire', comme le sont les personnages du *Décameron* de Boccace.

Mais je voudrais maintenant aborder un milieu qui m'est plus familier, c'est-à-dire la Naples du milieu du *Trecento* à la fin du *Quattrocento*, une ville qui s'affirme tardivement dans le cours de l'humanisme, mais qui devient, en peu de temps, un des laboratoires les plus intéressants et les plus contradictoires de ce mouvement culturel et humain. Comme on le sait, l'histoire de Naples a toujours été faite de césures tragiques et profondes, de fuites en avant et de retours, de révolutions manquées et de lourdes restaurations. Sous la dynastie angevine, la capitale du Royaume, qui était une des plus grandes villes d'Europe, connut une saison prospère et cosmopolite : art et culture se développèrent en étroite relation avec la civilisation française contemporaine, pour atteindre un sommet sous le règne de Robert d'Anjou, le roi qui allait inviter Pétrarque en 1341 ; mais la mort de ce dernier, en 1343, fut suivie d'une longue période de décadence sous les deux reines Jeanne I^{re} et Jeanne II, et jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle dynastie, celle d'Alphonse d'Aragon (1442), qui fut en quelque sorte le moteur de la civilisation humaniste, notamment grâce aux intellectuels qui étaient à son service, Lorenzo Valla, Antonio Panormita, Bartolomeo Facio, Giannozzo Manetti, etc. La splendide période aragonaise devait durer un peu plus de cinquante ans : mise à mal par Charles VIII, en 1495, elle allait être définitivement bouleversée par la France et l'Espagne en 1501.

La culture promue par Alphonse était fondée sur le primat de l'humanisme latin. C'était un programme organique de propagande et de célébration de la dynastie aragonaise, qui trouvait son point de force dans l'historiographie de B. Facio et d'A. Beccadelli : une célébration du présent, mais comme s'il faisait déjà partie d'un glorieux passé, comme s'il était privé d'éléments critiques ou polémiques ; une célébration au prix d'une fuite hors de la réalité. La geste d'Alphonse, bien qu'elle appartint à l'actualité la plus proche, était racontée de façon exemplaire, comme s'il s'agissait d'un recueil de faits et dits mémorables, à la manière de Plutarque ou de Valère-Maxime, recueil destiné à la représentation d'un modèle héroïque et idéal. Ce n'est donc pas par hasard que l'on fait référence à un passé récent dans le temps et l'espace. Au contraire, la seule écriture historique étrangère à ce chœur, la biographie de Ferdinand I^{er} d'Aragon, père d'Alphonse, écrite par Valla, allait donner lieu à une dure polémique avec B. Facio et avec A. Beccadelli dans la mesure même où elle répondait à un critère de vérité historique (en mettant l'accent sur le détail biographique, y compris négatif, dans les documents originaux).

Par ailleurs, l'écriture n'était pas la seule à se voir confier un programme célébratif et un grand événement contemporain, l'entrée officielle d'Alphonse à Naples en 1443, fut soigneusement mis en scène et exploité, comme on l'aurait fait pour un triomphe des anciens empereurs romains : la tradition napolitaine de la *cavalcata*, la chevauchée du roi dans les rues de Naples en signe d'investiture et de souveraineté, devient ainsi un événement hors du temps, célébré par la poésie latine de Porcellio et de Valla, et surtout par l'extraordinaire machine théâtrale et sculpturale de l'Arc de Triomphe du 'Castello', dont l'auteur du projet fut Francesco Laurana.

Dans ce contexte, le présent reste confiné et ne vit que dans le monde de l'écriture en langue vulgaire : un monde presque souterrain, dont la culture est fortement marginalisée. En raison de ce caractère municipal, la littérature en langue vulgaire sous le règne d'Alphonse est encore liée à la ligne de continuité de la période angevine, et seule la tradition manuscrite des textes de cette période nous l'a transmise : chroniques et notes prises par des écrivains différents se stratifient dans les manuscrits ; le fil continu de la mémoire collective traverse l'histoire, dont le support privilégié demeure, même après l'invention de l'imprimerie, le manuscrit privé, copié par des hommes qui enregistrent leur propre présent.

L'éventuelle analogie avec les livres de famille toscans s'évanouit face à la substantielle diversité de l'*habitus* mental : à Naples, la classe moyenne ne semble pas développer une conscience et un orgueil d'appartenance de manière aussi forte. Les structures profondes du pouvoir sont entre les mains de la monarchie et surtout, pendant la décadence angevine, entre celles de l'aristocratie de

cour et de la noblesse féodale, tandis que les autres classes participent de façon subalterne à la gestion administrative, en fournissant à l'État son armée d'employés, de fonctionnaires, de secrétaires, d'écrivains, de juristes et d'archivistes.

Les chroniques napolitaines ne sont pas des livres de famille de marchands, mais des souvenirs de fonctionnaires, qui ne sont pas réservés à la seule famille de l'écrivain ou à son usage privé. Il s'agit d'écritures 'semi-privées' qui sont diffusées au sein d'un public politiquement et socialement engagé, comme nous le révèle cette donnée philologique fondamentale: l'importance de la tradition manuscrite et des réélaborations textuelles¹.

Le choix de la langue vernaculaire lui-même relève d'une détermination forte. Cette langue napolitaine, commune à tous ces écrits, est une langue que l'on utilise avec orgueil et qui, par ailleurs, ne représente pas le plus bas degré des variantes diastratiques. Il s'agit d'une langue 'populaire', c'est-à-dire de l'instrument linguistique du 'peuple' de Naples: non pas la masse informe de la populace et des *lazzaroni* (un phénomène qui n'apparaîtra que dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, avec l'énorme essor démographique et le développement de l'urbanisme), mais l'ensemble des corporations des artisans et des marchands, des banques et de la finance, du monde intellectuel lié à l'Université et à l'administration de l'État et de la justice.

Le point de vue de l'écrivain reste donc celui d'une classe moyenne supérieure (notaires, fonctionnaires, employés de l'État, très souvent roturiers). Il sera d'ailleurs fait une large place à cette classe dans la dernière période aragonaise (celle du règne de Ferrante I^{er} de Naples, fils d'Alphonse), lorsque la langue vulgaire sera de plus en plus utilisée dans les textes littéraires (avec B. Gareth et Sannazar pour la poésie, Masuccio pour la nouvelle), mais également dans les documents officiels, à la chancellerie royale par exemple, où un grand humaniste latin comme Giovanni Pontano composera ses lettres officielles en langue vulgaire. Cette classe moyenne se montrera sur le théâtre de l'histoire en tant que protagoniste, quand elle participera aux grands événements de la fin du *Quattrocento*, pour conquérir une pleine dignité civile, en obtenant de Charles VIII la reconnaissance du 'Siège du Peuple' dans le système de gouvernement de la ville, tandis qu'elle obtiendra du jeune roi Ferrandino, éphémère restaurateur de la dynastie aragonaise, la confirmation de ses conquêtes. Elle se soulèvera plusieurs fois sous le règne du vice-roi espagnol (dès 1510). C'est

1. Pour les textes des chroniques, voir les éditions anciennes de Giovanni GRAVIER, *Raccolta de' più rinomati scrittori della storia generale del Regno di Napoli*, Napoli, Gravier, 1767-1772; Alessio Aurelio PELLICCIA, *Raccolta di varie croniche, diarii ed altri opuscoli così italiani come latini appartenenti alla storia del Regno di Napoli*, Napoli, Bernardo Perger, 1780-1790. Voir aussi, pour l'histoire et la culture à Naples entre Moyen Âge et Renaissance: Bartolommeo CAPASSO, *Le fonti della storia delle provincie napoletane dal 568 al 1500*, Napoli, Margheri, 1902; *Storia di Napoli*, Napoli, SEN, 1972; Giuseppe GALASSO, *Mezzogiorno medievale e moderno*, Torino, Einaudi, 1975.

toute cette histoire qui nous est racontée par les chroniqueurs de la fin du xv^e siècle : pour eux, le protagoniste principal est l'entité collective appelée 'Peuple', fidèle aux souverains aragonais et ennemie de la tyrannie des 'gentilshommes', un peuple dans lequel l'écrivain s'identifie totalement, avec des phrases comme « li nostri », « li Napolitani », etc.

C'est peut-être à cause de cette identification entre l'écrivain et une classe sociale que le chroniqueur napolitain, même s'il est le témoin oculaire des faits qu'il raconte, écrit rarement à la première personne (on pensera au contraire à Dino Compagni dans la Florence du *Trecento*). Il opère une espèce de dépersonnalisation, dans l'écriture d'une histoire stratifiée où il sent n'être rien d'autre qu'un anneau de la chaîne. Son œuvre reste souvent anonyme, et la chronique tire alors son nom du dernier écrivain ou du dernier possesseur du manuscrit. L'expérience individuelle se confond avec l'expérience collective; elle est parfois héréditaire, transmise de père en fils, comme dans le cas d'une famille d'archivistes napolitains, celle des Raimi, auteurs d'un journal rédigé de 1250 à 1514, de Fronzone (milieu du xiv^e siècle) à Lanzilotto (dès 1480), Luise senior (1460-1514) et Luise junior (première moitié du xvi^e siècle, suivi par Afeltro, qui était un parent éloigné des Raimi)².

Plongé dans le flot des événements, le chroniqueur est rarement capable de dépasser le cadre étroit de la contemporanéité, de donner des jugements plus larges et plus complexes sur la réalité; et il est conscient du fait que ce n'est pas sa tâche. Parfois, il laisse intentionnellement le jugement à d'autres que lui, à ceux qui peuvent porter un regard plus approfondi que le sien sur la question, comme lorsque la chronique est un document d'information pour des souverains ou des gouverneurs, une relation qui se doit d'être au plus près de la réalité des faits, celle-ci devant faire l'objet d'une nouvelle interprétation; ou encore, mais plus rarement, il arrive que la chronique soit un recueil de données pour une future composition historique ou biographique.

Dans ses différentes phases, l'écriture des chroniques présente une constante dialectique entre les éléments narratifs et les éléments descriptifs. En outre, en passant du *Trecento* au *Quattrocento*, ce rapport évolue. Après les premiers textes, dans lesquels l'actualité est encore liée à des mythes et à des légendes typiquement médiévaux, on retrouve, vers la moitié du xv^e siècle, une prépondérance de la narration (le récit du fait d'armes, les événements mémorables de la vie de personnages illustres, dont l'écrivain a parfois été le témoin direct, ou qu'il a pu recueillir oralement auprès d'autres témoins). Au contraire, la période aragonaise (peut-être sous l'influence du modèle célébritatif propre à l'historiographie humaniste contemporaine) voit la prépondérance d'une chro-

2. Ed. Ludovico Antonio MURATORI, *Rerum Italicarum Scriptores*, vol. XXIII; et A. A. PELLICIA, *Raccolta*..., I, p. 107-156.

nique descriptive, liée à la théâtralisation de la vie publique, et ce, dès le triomphe d'Alphonse : on assiste aux grands mariages, aux chevauchées royales, aux procès, aux supplices, aux fêtes et aux funérailles ; et tout ceci fait l'objet d'une représentation qui se caractérise par une attention obsessionnelle et quasi maniaque pour les détails (les costumes des princes aragonais ou des chevaliers français de Charles VIII, les bijoux des dames, etc).

La première chronique napolitaine en langue vulgaire s'est intitulée *Cronaca di Partenope* : en réalité, il s'agit d'une compilation de textes de différents auteurs, où le passé légendaire se rattache, sans solution de continuité, au présent. La première partie, écrite peu après 1326, raconte les origines mythiques de la ville, en mélangeant sources classiques et sources chrétiennes : le noyau central est consacré à la légende de Virgile magicien, tirée de sources médiévales, mais aussi de la tradition populaire orale : une légende née à Naples, et qui attribuait à Virgile une quantité de prodiges (la chasse faite aux mouches, aux sangsues et aux cigales, la guérison des chevaux, la construction du 'Castello dell'Ovo', qui renfermait un œuf magique lié au destin de la ville). Le peuple accordait un crédit aveugle à ces légendes, qu'il considérait authentiques, comme en témoigne Pétrarque lui-même, à propos de l'origine de la grotte du Posyllipe³.

Cependant, ces anecdotes ou histoires fabuleuses sont toujours actualisées, et reconduites au présent : « monte Falerno il quale ogie è chiamato Santo Eramo per lo populazzo »⁴ ; ou bien, à propos de l'inscription grecque du temple des Dioscures : « la quale scrittura perfì a questo tempo se pò legere manifestamente, e translata per maistro Nicola da Rigio, de lo inclito signore Re Roberto fisico greco »⁵. On fait aussi mention de l'usage sanguinaire des jeux des gladiateurs sous les remparts de la ville, jeux dont Pétrarque, pour le citer à nouveau, fut le témoin oculaire en 1343, et dont il nous a laissé une effrayante description⁶.

Le deuxième séjour de Pétrarque à Naples se déroule en octobre-décembre 1343, avec, en toile de fond, le sombre tableau d'intrigues et de décadence qui suit la mort du roi Robert, au début du règne de Jeanne I^{re}. Au cours des années suivantes (1347-1350), la deuxième partie de la *Cronaca di Partenope* allait être compilée par un chevalier napolitain, bien introduit à la cour angevine, Bartolomeo Caracciolo, surnommé Carafa (mort en 1362)⁷. Il s'agit d'un abrégé

3. *Cronaca di Partenope*, ed. Antonio ALTAMURA, Napoli, S.E.N., 1974, § 30 (= Pétrarque, *Itinerarium Syriacum*, § 36-37).

4. *Ibid.*, § 6.

5. *Ibid.*, § 7.

6. *Ibid.*, § 27 (= Pétrarque, *Fam.*, V 6).

7. C'est en effet ainsi qu'il signe sa relation adressée à Louis de Tarante, le deuxième époux de Jeanne : « Le sopraditte brevi informaziuni tratte da diverse croniche ve fa a Vui, nostro signore Re Luise, lo vostro fidelissimo vassallo Bartolomeo Carazolo ditto Carafa, cavallero di Napoli ».

de notes historiques couvrant la période qui va de la fondation de la monarchie jusqu'à la mort du roi Robert, une 'relation' préparée par un puissant dignitaire qui a connu l'époque heureuse du règne de Robert, mais qui est aussi le témoin oculaire des malheurs causés par Jeanne, comme la mort violente de son premier époux, André de Hongrie. Mais Bartolomeo ne raconte pas l'actualité, parce que ces informations ne sont adressées qu'au nouveau roi, Louis, pour lui faire connaître la situation de Naples à travers la succession des rois, de Roger le Normand à Robert d'Anjou.

Nous ne savons pas qui, de Bartolomeo ou d'un autre chroniqueur, ajouta la troisième partie de la *Cronaca*, qui n'est en réalité qu'une reprise de la chronique de Giovanni Villani, interpolée avec d'autres textes d'histoire universelle. Par contre, il est attesté que la compilation de la quatrième partie est l'œuvre d'un écrivain : il s'agit d'une chronique synchrone, qui va de Robert (1325) à Ludovic d'Anjou (1382), et qui narre également les événements les plus obscurs et les plus sanguinaires ; ainsi, l'auteur révèle-t-il son hostilité à Jeanne et sa faveur à l'égard de Louis de Tarante (mort en 1362) ainsi que de Charles III.

Un autre groupe de chroniqueurs travaille à un manuscrit qui prend le nom de *Diurnali del Duca di Monteleone* (1261-1458)⁸. Le texte original, redécouvert au siècle dernier, présente trois blocs principaux : au début se trouve un sommaire bref et confus (1265-1371), puis vient une narration plus fournie, de Jeanne I^{re} au roi René, œuvre de deux chroniqueurs, mais peut-être davantage (1371-1443) ; enfin, le texte se termine par l'adjonction de sèches informations sur la période du règne d'Alphonse (1443-1457).

La personnalité la plus forte est celle qui est active dans la période 1420-1443, entre les convulsions du règne de Jeanne II et la défaite du roi René. Le chroniqueur laisse échapper une seule allusion autobiographique : quand il décrit la reddition du Castel Capuano aux Aragonais (1423), il nous révèle qu'il figure lui-même parmi les assiégés, en position de conseiller du châtelain Sante

8. Le nom est dérivé de celui du dernier possesseur, Ettore Pignatelli duc de Monteleone et vice-roi de Sicile au début du xvr siècle (*Diurnali detti del Duca di Monteleone*, ed. Nunzio Federico FARAGLIA, Napoli, F. Giannini, 1895, p. 29). Ces textes furent découverts et utilisés au Cinquecento par l'historien napolitain Angelo Di Costanzo, qui fit d'ailleurs circuler un autre texte, dont il a effectué une correction sur les plans linguistique et historique pour le moins arbitraire. Par exemple, pour démontrer l'usage ancien des parlements citoyens (ce qu'on appelle « fare la piazza »), un fait de 1384 subit les changements suivants : « Alli 10 di novembre, che fu la vigilia di S. Martino, quando a Napoli si fa la piazza, e questo dì entrò il re Carlo » (G. GRAVIER, *Raccolta...*, p. 33), alors que le texte original ne traite que de la tradition de faire la 'pizza' à la fête de Saint Martin : « Ali X de novembre fo la vigilia di S. Martino et la sera si fa la piza, et questo giorno re Carlo tornò a Napoli ». Une autre importante adjonction a été faite après le récit de la mort de Sergianni Caracciolo, grand sénéchal du Royaume et amant de la reine (1432) : « Ed ho inteso da vecchi che, morto che fu il gran Siniscalco, si cantò per un pezzo ogni sera per Napoli dalli ragazzi una canzona molto lunga, ma in ogni stanza vi si replicavano queste parole, cioè : Morto è il polpo e sta sotto la pietra : Morto è ser Janne figlio di poeta, alludendo al polpo che fu impresa del Gran Siniscalco predetto, che fu ucciso dal predetto Pietro Palagano » (*Ibid.*, p. 89).

Parente, favorable aux Sforza, et qui, à la suite de cette reddition, allait être exécuté par François Sforza: « et ad me non volse ascoltare Santo Parente »⁹. L'auteur est donc un fonctionnaire angevin, qui n'oublie jamais de rappeler sa sympathie pour la dynastie légitime, malgré les méfaits de Jeanne. C'est une chronique précise de la décadence angevine, vue 'du dedans', avec une vision de la narration qui va au-delà de la grande histoire. Il recueille souvent des anecdotes de la voix populaire, des embryons de nouvelles, il anime la narration en usant du dialogue et n'abuse pas de la description simplement décorative. Son héros est le bon roi René, dont il exalte toujours l'humanité, la courtoisie, la simplicité des mœurs, à travers une série d'exemples (parfois comiques) qui représentent le modèle héroïque chevaleresque de la fin du Moyen Âge, désormais perdant, face aux nouveaux princes de la Renaissance.

Du côté des Angevins, n'oublions pas de citer Loise De Rosa, « mastro di casa » des princes et des dignitaires angevins, auteur de vifs 'souvenirs' conservés dans le manuscrit Parisien It. 913, probablement autographe, document donné à la bibliothèque aragonaise grâce à l'intervention de la duchesse Ippolita Sforza, épouse d'Alphonse, duc de Calabre, protectrice des lettrés et dédicataire du *Novellino* de Masuccio¹⁰. Loise, né à Pouzzoles en 1385 et mort à Naples après 1475, commence son manuscrit bien après les événements racontés, soit en 1467, en recopiant peut-être les notes d'un précédent brouillon, un journal commencé en 1452, et qui était, du moins au début, adressé au roi Alphonse. Il s'agit donc des souvenirs d'un octogénaire, de la confession d'un survivant de la cour angevine, et ceci nous explique qu'elle soit la seule chronique napolitaine où la présence du moi se fasse si fortement ressentir: une présence envahissante, presque pétulante, qui nous fait revivre les événements historiques du point de vue d'un simple individu, un homme qui tient à affirmer avec orgueil: « Moi aussi, j'étais là ». Cependant, le rapport entre mémoire et écriture reste difficile pour Loise: quand il doit réellement raconter les événements d'un passé lointain (qui a été un 'présent' et une réalité pour lui), il les invente de façon fabuleuse, et toujours à partir d'un observatoire personnel. À titre d'exemple, on peut lire la description de la capture de Sergianni (1423), racontée avec une grande rapidité narrative et un usage dramatique du dialogue, une structure qui, dès les premières phrases, fait preuve d'une grande souplesse, comme s'il s'agissait du compte-rendu d'un jour tranquille et ordinaire, semblable à tous les autres¹¹.

9. *Diurnali...*, ed. FARAGLIA, p. 80.

10. LOISE DE ROSA, *Ricordi*, ed. Giorgio PETROCCHI, in MASUCCIO Salernitano, *Il Novellino con appendice di prosatori napoletani del '400*, Firenze, Sansoni, 1957; ed. Antonio ALTAMURA, Napoli, édition 1971; éd. crit. Vittorio FORMENTIN, Roma, Salerno, 1998.

11. L. DE ROSA, *Ricordi...*, p. 546.

Le renouveau de la chronique vulgaire advient sous le règne de Ferrante, qui patronne une culture en langue vulgaire 'nationale', c'est-à-dire napolitaine, en opposition idéologique et politique à la pénétration de la culture et de la langue toscanes. L'attention portée à la réalité contemporaine se reflète surtout dans une œuvre en étroite relation avec les chroniques, le *Novellino* de Masuccio Salernitano, qui décrit, avec un réalisme fort singulier, une actualité faite de situations sociales et de coutumes, et révèle un fort anticléricalisme. Mais, après 1480, l'on assiste à une nouvelle fuite de la réalité. La conquête turque d'Otrante (1480) ébranle si fortement l'optimisme des humanistes, que la pénible reconquête aragonaise doit être mythifiée par la propagande royale. Et c'est encore la propagande du régime qui doit gérer la répression de la 'conjuraison des Barons' (1486), qui fut en réalité un des plus graves épisodes de l'incessante lutte entre la politique centrale de la monarchie et les poussées autonomistes des grands feudataires du Royaume : une histoire, celle de la conjuration, qui n'aboutit pas à l'affaiblissement de l'aristocratie (toujours plus déterminée à lutter contre le souverain, en cherchant l'alliance de puissances étrangères comme la France), mais à la décapitation de la classe dirigeante napolitaine, avec notamment le supplice du secrétaire royal Antonello Petrucci. Le procès des barons rebelles est immédiatement rendu public par la publication des actes judiciaires, mais les intellectuels observent un silence embarrassé, car ils voient dans le comportement du roi et du prince héréditaire une flagrante violation du modèle idéal de l'*humanitas*, proposé par la tradition parénétique des traités *De principe*, tel celui de Pontano. Nous sommes proches des conceptions d'un Machiavel, qui dresse un tableau désenchanté de la réalité effective du pouvoir ; ce n'est donc pas un hasard si l'on trouve, dans les pages du *Prince*, de nombreux exemples tirés de la récente histoire napolitaine.

Une seule voix s'élève pour raconter, avec courage, le supplice de Petrucci, et pour défendre la hauteur morale et humaine du secrétaire en disgrâce : il s'agit de l'humaniste Francesco Pucci, dans une lettre en latin adressée à Andrea Cambini, un texte privé qui jouira d'une grande diffusion et qui circulera publiquement dans la Florence de Laurent de Médicis. Mais à Naples, en revanche, l'historiographie officielle, avec le *De bello Neapolitano* de Pontano, préfère raconter les événements d'un passé lointain (la première guerre des Barons), et célébrer les origines mythiques et archéologiques de Naples sans s'occuper du présent difficile ; la réalité présente sera donc racontée avec beaucoup d'inexactitudes par quelqu'un qui n'est pas napolitain, Pandolfo Collenuccio : elle sera ensuite redécouverte en plein *Cinquecento*, dans une perspective anti-espagnole, par Camillo Porzio. En effet, les reflets les plus actuels des vicissitudes contemporaines apparaissent dans un contexte qui est, en apparence, étranger au présent, c'est-à-dire dans les romans pastoraux de Sannazaro et de

De Iennaro, où, sous le travestissement bucolique, les lecteurs de l'époque peuvent aisément reconnaître les personnages et les événements réels.

Sur l'un des principaux acteurs politiques de ces années, Alphonse duc de Calabre, *condottiere* à Otrante et dans les campagnes d'Italie, promoteur de la lutte contre les Barons, un minutieux journal, tenu de 1484 à 1491, nous est fort heureusement parvenu. Il fut composé par un secrétaire du duc, un Toscan qui avait des rudiments de culture humaniste, Joampiero Leostello de Volterra, et qui enregistre quotidiennement les actes de la vie d'Alphonse. Les notes de ce journal seront ensuite recopiées dans le manuscrit de dédicace de la bibliothèque aragonaise, l'actuel Parisien It. 414, sous le titre *Ephemeridi de le cose fatte per el duca di Calabria*¹².

Il s'agit de la seule chronique 'courtisane' de cette période, conforme à l'idéologie du pouvoir, et tenue par qui remplissait une fonction proche de la charge officielle de 'chroniqueur' des grandes cours européennes (en Aragon, et surtout en France). L'écrivain se présente comme le simple exécutant d'une tâche (« lo ufficio mio è sulo tener a mente le jornate come ho comandamento ») dont l'objectif est d'aboutir à la rédaction d'une biographie, qui ne verra toutefois pas le jour. Les liens qui existent entre l'auteur et le sujet de la biographie sont particulièrement étroits: le soir, avant de se coucher, le duc Alphonse lit fréquemment le journal de Leostello. Joampiero suit le duc comme son ombre, du réveil au coucher, dont il note toujours l'heure exacte. Le secrétaire pousse le réalisme jusqu'à sa limite extrême, en décrivant attentivement l'état physique et la santé du duc. Ainsi les clystères, les purges, et les vicissitudes du corps accompagnent avec une égale dignité le récit des batailles¹³.

Nous entrons donc avec Leostello dans la vie quotidienne des *famigli* de la cour: les exercices physiques, les chevauchées, la chasse, les tournois, les jeux de ballon, la musique et les farces, qui nous communiquent des renseignements importants sur l'histoire urbaine et artistique (par exemple, la construction des remparts de Naples, la villa de Poggioreale). Mais le chroniqueur doit tout de même obéir aux principes célébratifs de la tradition humaniste et aragonaise: le personnage principal de sa chronique devient un héros, un champion de l'*humanitas*, qui traite sujets et courtisans avec bienveillance et magnanimité, et jouit de l'*otium* humaniste. Il se voit ainsi doté de toutes les qualités qui constituent la 'vertu' héroïque (libéralité, dévotion, sobriété, magnanimité, humanité

12. Joampiero LEOSTELLO di Volterra, *Ephemeridi de le cose fatte per il duca di Calabria*, ed. Gaetano FILANGIERI, *Documenti per la storia delle arti e le industrie delle Provincie napoletane*, I, Napoli, Tipografia dell'Accademia Reale delle Scienze, 1883.

13. « l'ill. mo Duca di Calabria prese la medicina di manna per purgarse, quando ebbe certe scorse de ventre et se governò molto diligentemente in cibo et potu, et quando voluit accipere quoddam cristere pro valitudine sua conservanda » (*Ibid.*).

et culture classique), à tel point qu'il est légitime de soupçonner qu'une autre personne œuvre dans l'ombre de Leostello : il s'agirait dans ce cas de Pontano, secrétaire d'Alphonse en 1484, puis secrétaire royal après la chute de Petrucci et auteur de plusieurs traités sur les vertus du prince.

Avec la fin du siècle, les chroniques en langue vulgaire connaîtront une sorte d'apogée. Des événements extraordinaires (la descente impromptue de Charles VIII, la reddition de Naples et sa reconquête, immédiatement suivie de la chute définitive de la dynastie, les guerres entre Français et Espagnols, jusqu'à la victoire de ces derniers avec le Grand Capitaine, Consalvo Hernandez de Cordoba), trouvent un écho personnel et passionné chez les écrivains populaires, qui sont conscients du changement de civilisation qui se joue sous leurs yeux, et qui, parallèlement, témoignent de l'éveil d'une nouvelle conscience citoyenne. Leurs récits et ceux des grands chroniqueurs français de la suite de Charles VIII se croisent et se complètent, jusqu'à nous offrir une grande et unique fresque : Philippe de Commines, Guillaume de Villeneuve, André de la Vigne.

Du journal de Giacomo Gallo d'Amalfi, proche de Francesco Ferrante d'Avalos et parent des Brancaccio, journal en partie perdu, il ne reste que la chronique des années 1494-1497, importante pour Charles VIII et la restauration de la magistrature populaire dans le gouvernement citoyen ; bien entendu, cette chronique reflète le point de vue populaire, anti-nobiliaire et philo-aragonais, favorable au 'Peuple' et à la réforme des 'Sedili', mais opposé à la tyrannie des 'gentilshommes'¹⁴.

Le parti aragonais, défenseur de « la gente nostra », de « li nostri », de « li Napolitani », compte également un autre de ces chroniqueurs : il s'agit de l'auteur de la *Cronaca anonima* (1495-1519), qui fait un compte-rendu quotidien de ce qui se passe à Naples, ou de ce qu'il a entendu dire (« ajo intiso dire »), et qui revient sur des informations qui, par la suite, se sont révélées fausses (« non lo creo », « non è vero », « è menzogna »)¹⁵.

La position de Silvestro Guarino d'Aversa (1492-1507) est singulière. Il est le curateur des biens de la reine Jeanne, épouse du roi Ferrante, mais aussi l'auteur d'un journal très soigné, bien que son point de vue soit exclusivement celui de la ville d'Aversa : une optique provinciale qui peut parfois prêter à sourire, comme lorsqu'il narre la venue des souverains dans sa ville, et qu'il compare les riches dons de sa ville aux présents, bien plus modestes, des autres villes de province, comme Capoue et Casal di Principe (qui n'avait offert à Alphonse que quelques bons poulets de campagne). Guarino est attentif, comme tous les chroniqueurs, aux phénomènes météorologiques, et aux informations qui

14. *Diurnali di Giacomo Gallo e tre scritture pubbliche dell'anno 1495*, ed. Scipione VOLPICELLA, Napoli, Tipografia Largo Regina Coeli, 1846.

15. PELLICIA, *Raccolta*..., I, p. 249-286.

16. *Ibid.*, I, p. 209-47.

proviennent du monde extérieur, et qui le font trembler pour le destin de sa petite patrie : lorsque l'armée française est aux portes d'Aversa, par exemple¹⁶.

Parmi tous ces textes, il convient de réserver une place d'honneur à la chronique de Ferraiolo (New York, Pierpont Morgan Library 801), pour la qualité extraordinaire du manuscrit autographe¹⁷. Ce manuscrit enluminé de la bibliothèque aragonaise conserve également la *Cronaca di Partenope* et la traduction en langue vulgaire napolitaine des *Bagni di Pozzuoli*, opérant une sorte de synthèse idéale des textes qui célèbrent Naples, son histoire et son territoire. L'auteur lui-même allait projeter pour son livre un ambitieux programme de narration par la parole et l'image, en laissant dans les pages de larges espaces blancs, des 'fenêtres' qui furent ensuite remplies par un illustrateur napolitain, à l'aide d'une technique à la gouache typique de l'époque angevine. Les enluminures de la chronique de Ferraiolo, plus que les mots en eux-mêmes, offrent une représentation efficace de la forte impression que la descente de Charles VIII fit sur les contemporains, surtout à Naples : l'auteur relate l'émerveillement réciproque que la rencontre de deux civilisations différentes ne manque jamais de susciter, qu'il s'agisse des vêtements des nobles et des soldats français, ou du portrait du jeune roi en triomphe.

Les faits narrés par Ferraiolo, un petit fonctionnaire de la cour, membre du parti aragonais et populaire, vont de 1442 à 1498 ; mais en réalité, la première partie de sa chronique s'appuie sur des documents anciens, comme le récit du triomphe d'Alphonse en 1442, qu'il tient de son père Francesco (« lo quale ditto triunfo me l'ave dato mio patre Francisco Ferraiolo, che se trovo a vedere ditta intrata »)¹⁸, le récit de la prise d'Otrante en 1480, et les actes du procès des Barons, qui eut lieu en 1486. À partir de 1494, Ferraiolo assiste personnellement, à la mort du roi Ferrante, au couronnement d'Alphonse II, à l'arrivée de Charles VIII, au retour de Ferrandino puis à sa mort, et, enfin, à l'avènement du dernier roi aragonais, Frédéric. Ferraiolo ne parle de lui qu'à une seule occasion, lorsqu'il raconte sa tentative pour s'enfuir de Naples à l'approche de l'armée française¹⁹. À la fin du livre, il rappelle avec orgueil : « et tutto questo vidi con l'ochie mieye », se confondant toutefois dans l'anonyme foule napolitaine²⁰.

Comme toujours, à la grande histoire se mêlent les phénomènes naturels exceptionnels, la neige d'été, les tremblements de terre, les comètes, le tout rapporté à des explications morales (le châtement divin pour tel ou tel méfait).

17. *Una cronaca napoletana figurata del Rinascimento*, ed. Riccardo FILANGIERI, Napoli 1956; FERRAILOLO, *Cronaca*, ed. crit. Rosario COLUCCIA, Firenze, Accademia della Crusca, 1987.

18. FERRAILOLO, *Cronaca*..., ed. COLUCCIA, § 2.

19. « Quale me trovaie sopra lo molo pizulo colla roba mia per mannare a Sorriento, como facevano l'autre perzune che stavano colle barche chiene per chi voleva ire a Sorriento, a Chastiello a munaro, a Bico, a Massa, a Crapa, ad Ischia et a Pezulo » (*Ibid.*, § 53).

20. *Ibid.*, § 247.

Mais l'on doit surtout remarquer le caractère descriptif plus que narratif, avec une attention minutieuse pour les détails, comme lorsqu'il décrit l'intégralité de l'apparat funèbre du catafalque du roi Ferrante, ou les vêtements des souverains et des nobles : des éléments secondaires, tout simplement placés les uns à côté des autres, qui nous révèlent l'absence d'une conception unitaire de la réalité.

La vérité, c'est que Ferraiolo, plus que chercher à les 'comprendre', aime 'voir' les grands événements comme s'il s'agissait de spectacles dans le grand théâtre du monde : il veut ainsi donner un témoignage de sa 'vision', plus que de son 'action'. Aussi l'allusion aux conditions météorologiques reflète-t-elle un état d'âme, comme dans la page finale de l'histoire, lors de la victoire du roi Frédéric, l'illusion d'un avenir de paix et de prospérité : « A dì XIII de ditto mese et anno ditto 1498, che fo de martidì, et fo uno alliegro tempo et bello sole²¹ ». L'enthousiasme de Ferraiolo atteint son paroxysme dans les pages qui décrivent la révolte populaire en faveur de Ferrandino en 1495 : les pierres de la rue, les étoiles du ciel, les poissons de la mer semblent éprouver le même bonheur universel²². Une page qui mérite d'être lue parallèlement à la belle lettre de Francesco Pucci à Marino Caracciolo²³.

Les dernières chroniques napolitaines de la Renaissance datent du début du Cinquecento : elles nous sont parvenues sous la forme de compilations commencées de nombreuses années auparavant, et elles ont bien évidemment pris le nom du dernier possesseur du manuscrit, comme c'est le cas des journaux de Giuliano Passaro (1187-1442-1516-1526)²⁴. Giuliano était un fonctionnaire du premier vice-royaume espagnol, présent aux côtés du vice-roi Raimondo de Cardona lors de la guerre de Lombardie (1513) ; ce 'populaire' nous permet ainsi de déduire que les Napolitains sont passés, sur le plan idéologique, à une position de sympathie envers les Espagnols et les aristocrates. Passaro est lui aussi plus descriptif que narratif, comme nous le révèle l'attention exagérée accordée aux fêtes de la société raffinée et aristocratique du début du Cinquecento, qui succèdent aux fastes de la cour aragonaise (à ce propos, on peut lire les pages consacrées aux noces de Bona Sforza en 1517)²⁵. Les vicissitudes des derniers rois aragonais sont dramatisées à l'aide de dialogues larmoyants, qui recherchent le pathétique. On trouve également de nombreux exemples de croyances populaires, comme les histoires de fantômes du

21. FERRAILOLO, *Cronaca*, § 247.

22. Il s'agit cependant d'un *topos* qui figure également dans la chronique de Gallo : « pareva che le prete si voltassero sottosopra da grande allegria, che le donne et li figlioli gridavano 'fiero, fiero' » (*Diurnali di Giacomo Gallo*..., p. 14).

23. FERRAILOLO, *Cronaca*, § 88.

24. Giuliano PASSARO, *Storie in forma di Giornali*, ed. Vincenzo Maria ALTABELLI, Napoli, Vincenzo Orfino, 1785.

25. *Ibid.*, p. 243-259.

26. « alcuni di essi sonando campane, alcuni campanelle, alcuni rompendo vasi de cristallo, et alcuni vasi di porcellane quali teneva in detta casa » (*Ibid.*, p. 215).

notaire Cosimo della Tonna, qui fait expulser les habitants des maisons situées près de l'église de Saint-Pierre Martyr, parce qu'elles étaient habitées par des esprits²⁶.

La chronique de Notar Giacomo, qui va jusqu'en 1511, fut écrite par le notaire Giacomo Della Morte²⁷, à l'aide d'une compilation commencée par son père Antonio. Comme Ferraiolo et Passaro, Notar Giacomo se laisse lui aussi envahir par le sentiment d'émerveillement qu'éprouve le citoyen de la classe moyenne face au grand apparat des spectacles et des fêtes de la Naples aragonaise, qui ne sont que des instantanés de la manifestation extérieure du pouvoir. Il garde néanmoins les yeux bien ouverts sur les changements de la réalité institutionnelle et politique (comme Gallo), et nous apporte d'importants renseignements sur les décrets de la ville, sur le système des *Sedili* au début du *Cinquecento*, avec lesquels les nouveaux vice-rois doivent composer (lors de la révolution de 1510, par exemple), en acceptant la fonction de l'élus par le Peuple. Tout cela est mélangé, comme d'habitude, aux faits divers de l'époque : comètes, tremblements de terre, épidémies, prophéties, invasions de grillons et de rats dans tout le royaume, une sorte de 'chronique de l'extraordinaire' qui constitue le fond normal de l'imaginaire collectif de la fin du Moyen Âge, à Naples comme ailleurs.

Notar Giacomo est également attentif aux épisodes de la micro-histoire. Il raconte ainsi le suicide d'un banquier catalan désespéré et que la banqueroute pousse au désespoir²⁸. Lors de l'entrée des Français conduits par Charles VIII, il rappelle ironiquement que les clefs de la ville, avec lesquelles les gentilshommes napolitains voulaient ouvrir les portes aux envahisseurs, s'étaient cassées dans la serrure de la Porta Capuana²⁹. Mais surtout, sa chronique regorge de faits divers, véritables embryons de nouvelles, comme la mort d'un juriste du parti populaire, Mase Aquosa, qui a trempé dans une sombre histoire de sexe, ou l'incendie du couvent des Clarisses à Santa Chiara, que le chroniqueur attribue au luxe effréné des religieuses, provoquant ainsi la punition divine³⁰.

Les récits des chroniques sont désormais dignes d'être développés en nouvelles par Bandello ou par Morlini ; au *Cinquecento*, ils fourniront matière à la chronique populaire des faits et méfaits de l'aristocratie en décadence, dans ces 'feuilletons' que sont les *Successi tragici et amorosi de Silvio et Ascanio Corona*. Le nouveau conformisme des vice-rois étouffera peu à peu l'écriture des chroniques, qui ne réapparaîtra que dans les moments de lutte les plus durs,

27. « essendo io notaro Jacobo in la terra Veste » (*Cronaca di Napoli di Notar Giacomo*, ed. Paolo GARZILLI, Napoli, Stamperia Reale, 1846, p. 233). Cf. le manuscrit original Napoli Branc. II F 6, utilisé par Tutini.

28. « Adì XXVII de setembre MCCCCLXXVI de venerdì uno cathaiano nomine Insalaverde quale havea ructo senne andò con una barcha et uno suo garzone sopra Sancto Lionardo et ligatose li piede per disperato si iectò in mare et si se annegò et de po' fo trovato et menato allo molo pizulo in uno tavuto » (*Ibid.*, p. 132).

29. *Ibid.*, p. 187.

de la révolte contre l'Inquisition espagnole (1510 et 1547) jusqu'à la révolution de Masaniello (1647-1649). Au cours de ces siècles, l'écriture de l'actualité sera remplacée par l'écriture du passé, la grande historiographie d'Angelo Di Costanzo et de Camillo Porzio, qui reste, quoi qu'il en soit, basée sur le témoignage des anciennes chroniques. L'origine 'populaire' des chroniques napolitaines suffit à expliquer pourquoi elles sont restées noyées, confinées aux 'samizdat' de la diffusion manuscrite, parcourue par l'intense activité d'étude du passé menée par les historiens et les érudits (Antonio d'Afelto, Giambattista Bolvito, Tommaso Costo, Giulio Cesare Capaccio, Antonio Caracciolo et Camillo Tutini), et devenue ainsi la voie de transmission la plus efficace d'une idéologie qui n'était pas conforme au pouvoir et aux institutions dominantes.

Carlo VECCE
Université de Macerata

L'ACTUALITÉ ET SA MISE EN ÉCRITURE

Dans la continuité de ses travaux sur *Les Discours sur le sac de Rome de 1527* et *La prophétie comme arme de guerre des pouvoirs* (éd. A. Redondo, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000 et 2001), le LECMO de l'université Sorbonne nouvelle - Paris 3 a consacré une rencontre internationale à la mise en écriture de l'actualité dans l'aire méditerranéenne occidentale, au cours des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles. Le propos a été de cerner au plus près les modalités selon lesquelles une large production de textes a assumé la fonction première de rendre compte ou de « médiatiser » des faits d'actualité. À partir de la fin du XV^e siècle, les pouvoirs étatiques et religieux prirent toute la mesure d'une telle exploitation.

Il s'est agi, plus que d'appréhender les événements dans leurs rapports explicatifs à la trame historique, d'analyser les supports qui les configurent et les formalisations qu'ils ont induites. Les faits en eux-mêmes importent moins que le système de la représentation textuelle qui, dans leur sillage immédiat, en a orchestré la répercutio[n]. Des perspectives complémentaires ont été adoptées : la prise en compte de l'événement et son appui sur le texte ou l'examen des formes d'écriture revendiquant le témoignage. Une riche thématique a centré le questionnement sur l'affirmation du pouvoir monarchique (faits de guerre, cérémonies, mort de personnages de premier plan), sur les enjeux politiques et religieux de la période (actualité du miracle et du martyre), enfin, sur les formes littéraires privilégiées (dialogue, récit exemplaire, pamphlet, chronique ou journal de voyage).

La problématique complexe de la construction de l'événement politique et de ses interprétations n'avait guère suscité à ce jour d'approche globale. Les études réunies dans ce volume croisent les points de vue de spécialistes de littérature, d'histoire culturelle et de sociologie historique. Elles sont avant de réflexions convergentes illustrant le rapport fécond de l'histoire et de l'écriture, engageant le singulier et le collectif à travers une perception nouvelle de l'actualité.

Philippe CIVIL est professeur de littérature et civilisation de l'Espagne des XV^e et XVI^e siècles ; *Danielle BOILLÉ* est professeur de littérature et civilisation de la Renaissance italienne. Tous deux dirigent le centre de recherche LECMO (Les cultures de la Méditerranée occidentale face aux problèmes de la modernité, XVI-XVII siècles) à l'université Sorbonne nouvelle - Paris 3.

Illustration de couverture :

détail de la « *La venant de Tunis* » ;

série de tapisseries réalisées d'après des cartons de Jan Cornelisz Verweyden (1535).



ISBN 2-87854-329-7

PRX 21 €